



## La dimension du temps libre

**Gérard GROMER**  
**11 février 2011**

*« Je me retrouvais alors dans le temps et j'entendais la montre. »*  
William Faulkner, *Le Bruit et la Fureur*



Le soulèvement de Tunisie, qui pouvait le prévoir ? Qui pouvait imaginer l'étonnante créativité politique des Tunisiens, ceux des petites villes délaissées du Sud, des classes moyennes de Tunis, des facs ? Qui aurait parié, un mois avant l'émeute, sur la chute du dictateur, barricadé dans son palais de Carthage, et sur l'effondrement d'un régime hyper-corrompu et prédateur ?

On peut toujours, après-coup, trouver des explications, invoquer le social, l'économie, mettre en avant la laïcité de cet Etat arabe, la crise morale, le rejet définitif de dirigeants montrés du doigt, déconsidérés et qu'on ne respecte plus. Nous sentons bien que la raison seule, les descriptions déterministes n'épuisent pas l'analyse autrement complexe des causes de la révolution tunisienne, et ne rendent pas compte de son déclenchement soudain, inattendu.

Si, d'après André Breton, une étincelle est toujours à la recherche de sa poudrière, en Tunisie et dans le monde arabe, la poudrière, ce sont les jeunes gens en colère.

Ils sont le sel de la terre mais se retrouvent exclus du banquet, humiliés, condamnés à une oisiveté forcée. Pourtant il s'agit d'une jeunesse éveillée, éduquée, inventive, qui parle l'arabe, l'anglais, le français. La plupart des jeunes est étrangère aux idéologies qui ont neutralisé les anciens. Ils sont sans parti, sans chef, sans attaches politiques. Ouverts sur la modernité, l'Occident, le monde, et reliés à la diaspora de Paris, de Genève, de Londres, de New York. Ils forment la nouvelle génération d'Al-Jazira, abonnée au portable, qui a intégré le Web, Facebook et les développements récents de la révolution technologique.

Le pouvoir a encouragé l'accès aux nouveaux médias sans se méfier. A Paris, les réseaux passaient pour créer des addictions, des instantanés factices. On prétendait qu'ils entretenaient un présent perpétuel contraire au cheminement progressif de la vie. Contraire à l'Histoire. Et les intellectuels reprochaient aux réseaux sociaux de détruire l'intimité, la sphère du privé. La révolution n'étant plus, dans leurs calculs, à l'ordre du jour, ils n'avaient pas prévu ces moments où tout à coup tout se décide et où plus personne ne cherche à faire valoir sa subjectivité !

En Mai 68, l'effervescence de la jeunesse anonyme, les images issues des ateliers de sérigraphie, les mots d'ordre, l'imagination s'épalaient sur les murs et électrisaient la rue. Aujourd'hui, au sortir de la première décennie, si décevante, du 21<sup>ème</sup> siècle, les vidéos, les photos, les mots qui ont l'initiative, les voix des rappers, les gestes des tagueurs, les montages, les collages, toute cette créativité arrive sur les écrans des internautes. Qui s'attendait à voir ces dizaines de milliers de cyber-activistes, cette internationale des hakeurs, capables de jouer au chat et à la souris avec les 600 informaticiens de la cyber-police, et pirater les sites des préfectures, des ministères et même de la présidence ?

Ces facebookeurs, qu'on croyait à jamais perdus pour la politique, ces blogueurs, ces twitteurs qu'on disait enfermés dans la virtualité numérique, voici que, sans attendre l'apparition d'un leader ou d'un parti, ils se mettent en mouvement, impulsent la contestation, coordonnent les actions et les affrontements en temps réel.

Glucksmann prétend que toutes les révolutions, par nature, prennent les gens de court. Certes ! On est cependant surpris de constater, sous un régime régi, comme

toutes les dictatures, par le contrôle, la surveillance, la délation, que ni la police civile, ni les renseignements, ni les services secrets n'ont rien vu venir. Pareil pour le Quai d'Orsay et les administrations américaines, alors qu'au même moment les rapports de la diplomatie US révélés par wikileaks apprenaient au monde qu'en Tunisie la mafia occupait la tête de l'Etat.

L'histoire, à nouveau, était là. Elle s'écrivait dans la rue et sur les écrans, hors de portée des chancelleries bien trop occupées à couvrir ce régime archaïque et pourri. Et le public occidental cessait de regarder la télé. C'est la télé qui le regardait !

La révolution tunisienne a pris de court tout le monde, à commencer par ses acteurs. Elle est partie d'un lieu ignoré des tables d'écoute, inaccessible aux caméras, aux radars, opaque aux grilles de lecture des experts. Dans le journal *Libération*, un psychanalyste, Fethi Benslama, l'a bien noté : « la révolution tunisienne a surgi d'un angle mort ». De quoi intriguer les penseurs de la complexité, et stimuler tous ceux qui, depuis leurs observatoires, s'attachent à débusquer les logiques qui sous-tendent l'émergence du neuf.

On savait la Tunisie dans une impasse, avec, d'un côté, un pouvoir qui a perdu toute légitimité et, en face, une population maintenue par la force à l'écart du temps et de la vie, qui n'arrêtait pas de céder à cette fatalité appelée « mektoub », qui devance toute parole, toute initiative. Et puis survient un incident, comme il s'en produit tous les jours sous les dictatures : banal, arbitraire, odieux. Des policiers municipaux procèdent à une interpellation. Elle se passe mal : elle va mettre le feu aux poudres. Un jeune vendeur de fruits à la sauvette est arrêté. Cela se passe à Sidi Bouzid. Les flics lui confisquent son étalage ambulancier, l'insultent et le frappent. Il porte plainte, mais les portes se ferment, personne n'écoute. Il se suicide le 17 décembre 2010.

Je me rappelle ce bonze qui s'était immolé pour dénoncer les crimes commis contre son peuple. Un témoin avait filmé la scène. Je revois la disparition du corps dans les flammes, le brasier, l'immobilité de la silhouette, la forme qui brûle et se consume. L'image avait fait le tour des médias. Ingmar Bergman la cite et en a fait une séquence de son film *Le silence*. J'ai aussi pensé à Jan Polack, l'étudiant qui se

sacrifie par le feu en 1969, pendant que les chars soviétiques pénètrent dans Prague.

Et Mohamed Bouazizi ? Pourquoi le déclic est-il venu de lui ? Pourquoi, après plus de vingt années passées dans l'attente et dans la peur, est-ce à partir de son geste insensé que le peuple s'est soulevé et qu'il a repris vie ? Pourquoi ce jour-là ? Depuis le temps que la liquidation de ce système était à l'ordre du jour, ne savait-on pas comment s'y prendre pour passer à l'acte ?

J'aurais aimé me glisser au milieu des Tunisiens, dans le tumulte de la révolution, et partager avec eux le moment où tu te dis : « Voilà ! C'est maintenant, et c'est ici. Ils sont en train de remettre les pendules à l'heure. D'entrer dans la dimension libre du temps : l'Histoire est en marche ! »

En même temps, mes pensées n'arrêtaient pas d'aller vers lui, le martyr, Mohamed Bouazizi. C'est comme s'il s'était élevé à la dimension du sacré ! D'autre part, j'étais assailli de questions qui, la plupart, sitôt posées, paraissent hors sujet. Je m'interrogeais : Qui était-il ? Un illuminé ? Visait-il la gloire ? Avait-il anticipé son supplice ? Pensait-il vraiment donner sa vie au point de la perdre ? S'est-il projeté dans le futur antérieur, afin de rejoindre le moment où tout sera accompli et où l'événement aura trouvé un sens auprès des vivants ? Pourrais-je jamais pénétrer avec lui dans les terribles contrées où s'est décidée l'annihilation de son être ? A-t-il seulement pensé à son entourage, à ses compatriotes ? Dans quel état de conscience était-il avant de se trouver emporté dans un ouragan de douleur, de se transformer en torche vivante, de perdre connaissance ? La main qui a frotté l'allumette ou claqué le briquet, dirigé la flamme vers sa poitrine, ses vêtements aspergés d'essence, tremblait-elle ? Etait-elle habitée ou étrangère, « collée aux poignets » ? Et les voix qui lui ont hurlé dessus : « dégage », « dehors », et qui, probablement ont persisté à ses oreilles et dans son corps terrorisé, sont-elles pour quelque chose dans cet acte extrême ?

Ce n'est pas, on s'en doute, parce qu'on lui a confisqué ces pauvres moyens de subsistance qu'il a donné à sa situation une issue aussi dramatique et spectaculaire. Bouazizi, qui n'avait plus rien, réalisait aussi qu'il n'existait plus. C'est peu dire qu'il

était réduit au silence. Il était nié, non seulement dans ses droits, dans son humanité, dans sa dignité, mais dans son être. On lui volait son temps, sa vie, on l'asphyxait. Il n'était plus l'habitant de son pays : il habitait le rien. Le système l'avait eu et d'avance l'avait, si on peut dire, réduit en cendres, évacué. Des-intégré.

L'œil parfois écoute. J'imagine la foule. Elle voit la scène, regarde les flammes qui montent en dévorant le corps. Elle les reçoit comme un immense cri de détresse. C'est terrible, la confrontation avec ce qu'il faut bien appeler un holocauste. En essayant de reconstituer une fois de plus dans ma tête l'événement de Sidi Bouzid qui me hante, je me suis souvenu tout à coup d'un séminaire sur le traumatisme où Lacan met dans la bouche d'un enfant cette phrase atroce : « Père, ne vois-tu pas que je brûle. » J'entends dans ces mots l'écho des paroles que le Christ prononce au Mont des Oliviers, face au ciel qui demeure inintelligible et sans réponse : « Père, pourquoi m'as-tu abandonné ? ».

Bouazizi est passé par une telle épreuve. Sans soutien, sans repère, seul, il s'est senti résolument abandonné, innocent dans un monde indifférent et coupable. Son geste, aussi inattendu qu'irréversible, a pris de court les Tunisiens et leur a apporté la délivrance. Ils ont laissé derrière eux leurs divisions, les divergences de leurs intérêts et oublié la place que la société leur donne. Ils avaient rencontré l'inacceptable en direct, et il n'était plus possible désormais de lanterner, de fuir dans le « pas encore », de faire comme si rien ne s'était passé. Il fallait répondre, et répondre maintenant.

Mis en présence de l'holocauste, tu vois se profiler, derrière la représentation de la victime émissaire érigée en mythe, l'expérience de l'abîme. Pris de vertige, tu perds pied, terrorisé. Mais tu peux aussi vaincre ta peur. Sortir de tes limites. Il y a des circonstances qui te permettent de te compter avec les autres, de te souder au groupe, de faire bloc pour aller jusqu'au bout de toi-même, dire non, quitte à payer le prix de ta survie, de ton honneur, de ta liberté.

Le peuple tunisien a su prendre de vitesse l'ennemi. Il a compris que c'était maintenant que tout devait basculer et que les militaires et la police allaient devoir comprendre que leur intervention venait trop tard, que les manifestants étaient trop

nombreux dans la rue. C'est comme ça avec l'histoire. Elle sort parfois de ses gonds, déclenche le compte à rebours, et produit comme au théâtre la scène qui sera le tournant de la pièce. En Tunisie, ce basculement, c'est une étincelle qui la symbolise, celle que le jeune suicidé avait dirigée sur lui et que le mouvement populaire a retournée vers la plaine pour y mettre le feu, incendier les institutions vermoulues et allumer le détonateur de la révolution.